

Séduction

par
Paul Savoie

Marie-Élisabeth, que la noirceur attend câlinement de l'autre côté de la fenêtre, n'ose pas séparer les rideaux. Elle resserre son châle autour de ses épaules, se redresse et, le dos raidi, lâche quelques soupirs profonds. Son genou gauche frôle légèrement son genou droit. Le tissu pâle communique la froideur de la chair mobile à la chair figée. Elle tressaillit.

Marie-Élisabeth a toujours eu horreur des gens qui lorgnent. Le désir est injustifiable. Parmi tous les actes anathèmes, c'est celui-là, le plus avilissant, le plus tordu, qu'il faut tenir en laisse, qu'il faut enrayer.

Dès les premières affres de la puberté, elle s'en souvient bien, l'ombre, éprise de sa peau blême, la suivait pas à pas, s'agrippait à ses chevilles, à ses poignets. Il fallait lutter avec acharnement pour empêcher cette substance molle de la recouvrir en entier, d'engouffrer son âme. Afin de bien délimiter les zones de danger, elle avait recouvert son corps chétif de dentelle étiolée et s'était mise à porter des voiles. Et le soir, pour se reconforter, elle se berçait sans cesse de lin gris et d'indignation. Toute blottie, elle opposait, aux obscénités du jour tombant, une immobilité parfaite, infranchissable.

C'est ainsi qu'elle a appris, en égrenant ses chapelets de patience et de douleur, que le crépuscule et l'aurore portaient trop de fard. Êtres délurés et lascifs, ils se pavanaient, fanfaronnaient, cherchaient toujours à l'enjôler. Au début, elle faisait mine de ne pas les apercevoir même lorsqu'ils faisaient des petits feux d'artifices sur le plafond ou sur le bois franc et qu'ils dansaient de folâtre joie sur la pointe des couteaux ou sur les colliers. Elle voyait bien qu'ils faisaient exprès pour la déranger, par espièglerie et par avidité. Mais, voulant faire preuve d'une certaine générosité, d'une ouverture d'esprit, elle leur a permis d'exercer discrètement leur pouvoir sur quelques meubles et articles de vaisselle.

Elle entend la nuit haleter, susurrer. La noirceur déambule sans arrêt derrière des parois invisibles. Sa traîne obscure flotte contre les pans de grisaille et d'ocre. Ses ongles limés égratignent la fenêtre. Marie-Élisabeth, afin d'étouffer les bruissements, d'émauser la douleur qui glisse en longues taches grises le long des tapisseries, entre les rainures et à travers les lézardes, éteint la bougie. Elle fronce les sourcils. Elle cherche à faire dévier la pensée. Elle évoque un souvenir d'austérité, de privation, qui la recouvre de son cilice ou de sa carapace. C'est peine perdue. La noirceur déjoue ses calculs et se rend plus noire que jamais. Marie-Élisabeth, fascinée par cette nouvelle posture sur son ennemi acharné, sépare les rideaux. La vitre, embrouillée, semble se crépir. Une main bleue, peut-être gantée, en décompose la surface. Marie-Élisabeth, attirée par les formes poudreuses, humectées de parfums délicats, courbe son corps vers ce vent enivrant qui soudainement, comme une bourrasque, envahit l'intérieur de la demeure. Elle pose son front contre le verre qui chavire. La main bleue, tendue vers elle, lui caresse les cheveux, le cou. Marie-Élisabeth frémit. Une sensation violente la secoue. Elle pâlit, prise de vertige et de nausée.

La noirceur, vorace et insatiable, ne se contente pas de frôlements. Elle s'enroule autour de la langue, remplit le gosier. Elle s'immisce sous la peau. Marie-Élisabeth succombe, après une longue lutte, à cette volonté impétueuse et déchaînée. Vidé de ses forces, son corps, comme en transe, exulte. Il supplie: «Prends-moi». Elle ne trouve rien d'autre, en guise de protestation, que de fondre en larmes. Elle répète les mots, d'une voix de plus en plus faible, une voix tremblotante, brisée: «Prends-moi. Prends-moi».

Mais la noirceur retire sa main gantée.

Désespérée, elle crie: «Tu me punis. Tu te venges». De nouveau flouée, elle s'écrase sous le poids de l'humiliation, réduite à l'impuissance de son propre reflet.

La paroi de verre feint l'indifférence. Marie-Élisabeth, bafouée s'emmitoufle de désir inassouvi. Elle s'affaisse de sommeil blafard.

Mais ses yeux ne ferment plus.

Sa main droite, posée sur le rebord de la fenêtre et greffée à une autre main, aspire la forme émondée comme un arbre coincé entre le ciel, et son propre reflet sur l'étang devient rivé à la branche la plus forte, celle qui l'attire vers le fond de l'eau. Lorsque l'une des deux mains est retirée, le ciel et le reflet sont arrachés à tout jamais l'un à l'autre. Seule la noirceur demeure, mais son suc a été rendu inefficace par la puissance de l'engloutissement.

Marie-Élisabeth regarde à travers le carreau de la fenêtre, qui a rétréci durant la nuit. Au petit matin, les rideaux ne ferment plus et la lumière envahit le salon poussiéreux.

Elle voit les rayons transformer un à un tous les objets, tous les meubles. L'aurore, démaquillée, désacralise tout. Marie-Élisabeth, prise au dépourvu, en pleure de détresse et voit ses propres membres agir contre elle, se faire dandiner par les filandres de la volupté.

Enchantée, vouée à la perdition, elle se déshabille. Elle court nue de pièce en pièce. Elle brise toutes les fenêtres.